



INTERVIEW

Georgina Maxim
Mingho When you Come Back to Me Carry Me I, 2019
Textile, mixed media
© Vincent Grier Dufourmes,
31 Project et Georgina Maxim

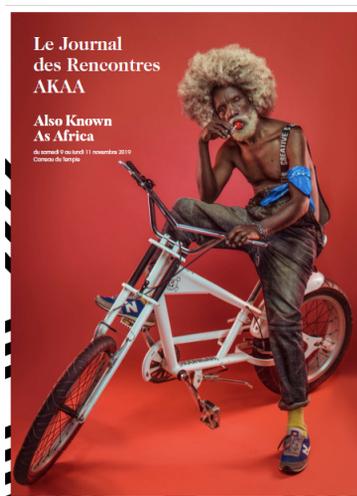
INTERVIEW DE / BY MATHILDE LEPERT

Georgina Maxim

Guérir point par point

GEORGINA MAXIM EST UNE ARTISTE NÉE À HARARE, ZIMBABWE. ELLE EST TRÈS ATTACHÉE À SA VILLE NATALE, OÙ ELLE PASSE DES HEURES, DES JOURS ET DES MOIS À COUDRE CHACUNE DE SES GRANDES INSTALLATIONS TEXTILES. C'EST AUSSI À HARARE QU'ELLE FONDE VILLAGE UNHU, AVEC SON MARI ET ARTISTE MISHECK MASAMVU, ET AVEC L'ARTISTE GARETH NYANDORO : UN ESPACE D'ART OUVERT ET UN TREMPIN POUR LES CRÉATIFS ZIMBABWÉENS.





Le Journal des Rencontres AKAA

Comment avez-vous découvert votre matériau artistique, le vêtement ?

J'ai reçu une formation en peinture. J'étais aussi entourée de peintres, que ça soit dans la galerie d'art pour laquelle je travaillais, ou auprès de mon mari peintre. J'ai appris à décrypter les peintures, à comprendre les différentes étapes de leur création. Néanmoins la peinture n'est jamais devenue mon propre langage. Le vêtement a été aussitôt disponible, à travers la garde-robe héritée de ma grand-mère. J'ai préféré la conserver plutôt que de la jeter. J'ai aussi voulu inventer une nouvelle façon d'honorer la mémoire de ma grand-mère. Les vêtements portent en eux de nombreuses histoires et sensations : lorsqu'on en devient propriétaire, lorsqu'on fait du tri, ou même lorsqu'on se met à haïr certains vêtements. Leurs histoires sont sans fin, c'est la raison pour laquelle le choix du textile comme médium artistique a été si évident pour moi.

Vous décrivez votre art comme thérapeutique et vous prenez parfois jusqu'à 6 mois pour terminer une œuvre, au fil des innombrables points de coutures réalisés à la main. Pouvez-vous nous parler de ce processus et des sentiments que vous guérissez ?

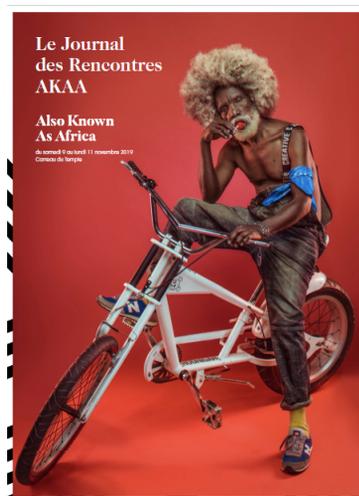
La perte d'un être cher est la pire chose qui puisse arriver à quiconque. C'est imprévisible, on ne peut s'y préparer et il n'y a pas de manuel pour apprendre à y survivre. Pourtant, nous mobilisons chaque fragment de notre être pour guérir. La guérison pour

moi se matérialise par des points de couture, faits de cicatrices et de rires. Point arrière, point de feston, point de bâti, point invisible, ourlet, boutonnière, point *dhunge mutunge*¹ : ce sont une multitude de points de coutures ou de sutures, qui maintiennent les plaies. Je me bats avec chaque point, je les discipline ou je les laisse parfois libres de commander leur propre espace. C'est sûr, cela prend du temps. Mais cela ne saurait être autrement car ce temps est nécessaire. Je ne trouve pas les mots pour décrire cette envie profonde de m'asseoir et de faire ce que je fais. Les vêtements doivent continuer à être utilisés, en souvenir du passé et du présent.

Vous réussissez à être à la fois une artiste reconnue qui expose à la Biennale de Venise, une mère, une épouse, une étudiante et une directrice artistique. Est-ce qu'être femme requiert plus d'efforts pour atteindre ces objectifs ?

Je n'ai pas le sentiment « d'avoir réussi », car je suis continuellement en mouvement, en recherche, je continue d'apprécier sans cesse ce qui se présente à moi, et j'ai un besoin continu de m'exprimer, toujours plus. Les titres que je porte me rendent fière, même si c'est parfois difficile, mais le soutien que je reçois de mes proches me rendent humble aussi : de mon mari, de mes enfants, des artistes qui m'entourent et de tous ceux qui m'ont trouvée dans ce monde. Le sort de la femme est connu dans le monde entier. Se plaindre de ces

¹ Point de couture aléatoire, en langue Shona



Le Journal des Rencontres AKAA

défis est une perte de temps, prenons plutôt le temps d'observer et d'admirer autour de nous. Ce qui a façonné mon parcours, c'est avant tout ma jeunesse et mon africanité, qui m'a permis de définir certaines règles à suivre pour ne pas perdre la valeur de qui je suis. Pour tout ce parcours je suis reconnaissante.

D'où est venue l'idée de créer l'espace d'art et le collectif Village Unhu à Harare, et avec quels objectifs ?

Village Unhu est avant tout un atelier partagé qui a été créé afin de répondre aux besoins des artistes de se constituer un réseau, d'échanger, et de ne pas se sentir seuls dans leurs univers créatifs. Depuis 2009, Village Unhu a mis à disposition des studios, a proposé des ateliers et des programmes de résidence et a organisé des expositions. Village Unhu est un espace thérapeutique et un refuge. C'est aussi un espace où les artistes se nourrissent de manière créative les uns des autres, et un espace de confiance. Ces programmes que nous avons créés avec Mischeck Masamvu ont permis de construire des liens solides entre les artistes et le public. Nous avons répondu à un besoin. Aujourd'hui, Village Unhu a décidé de s'agrandir, car ce besoin ne cesse de croître.

Vous vivez et travaillez entre Harare au Zimbabwe et Bayreuth en Allemagne. Comment les deux villes influencent votre pratique artistique ?

Au cours des deux dernières années et demie, j'ai étudié les arts visuels et linguistiques africains à l'Université de Bayreuth, avec le soutien d'une bourse KAAD. Bayreuth m'a permis d'explorer des lieux de créativité auxquels je n'avais jusque-là pas accès. Mais mon travail est très personnel et Harare reste ma maison, la ville qui donne à mon œuvre sa direction. Bayreuth a donné à mon œuvre du temps et de la maturité. Maintenant, je suis officiellement de retour chez moi, à Harare.

Vous présenterez de nouvelles œuvres à AKAA cette année, sur le stand 31 Project. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce travail ?

Je décrirais ces œuvres comme jamais vues auparavant. Les idées sont nouvelles, même si je travaille toujours avec des vêtements de seconde main. J'espère faire le pont entre ma façon de travailler aujourd'hui et la technique du crochet qui était importante à mes débuts.



11



Georgina Maxim
Shabby Agnes (détails), 2019
Textile, mixed media
© Vincent Giner Dufourmes, 31
Project et Georgina Maxim

Healing Through Stitches

GEORGINA MAXIM IS AN ARTIST BORN IN HARARE, ZIMBABWE. SHE IS VERY ATTACHED TO HER HOMETOWN, WHERE SHE SPENDS HOURS, DAYS AND MONTHS SEWING EACH OF HER LARGE TEXTILE INSTALLATIONS. IN HARARE, SHE ALSO FOUNDED VILLAGE UNHU WITH HER HUSBAND AND ARTIST MISHECK MASAMVU, AND THE ARTIST GARETH NYANDORO : AN OPEN ART SPACE AND A VERY IMPORTANT PLATFORM FOR ZIMBABWEAN VISUAL ART.



When did Clothing become the obvious artistic medium to you?

I went to university to become a painter. I was also surrounded by painters and paintings in the art gallery where I worked, and with my husband who is a painter. I learnt to read paintings, to follow the process, but it was difficult to define my own language with painting. Clothing was immediately available with the inherited garments of my grandmother. Preserving her clothes became more important than discarding them. I also wanted to defy tradition by creating a new way of honoring her memory. Clothes may tell many stories: the moment of ownership, or even sometimes when we start hating them. The stories of these clothes are endless; therefore, textile became the obvious choice to me.

You describe your creative process as self-healing and you sometimes take up to 6 months to finish a piece, stitch by stitch. How does the healing happen and what feelings do you heal?

Loss is the worst thing that can ever happen to anyone. It is unpredictable, you are never prepared and there is no manual to survive loss. And yet we call upon every inch of the human being to heal. Healing to me is continually defined as sewing stitches, cicatrices and laughter. There is a multitude of stitches, backstitch, blanket stitch, basting stitch, blind stitch, hemstitch, buttonhole stitch, *dhunge mutunge*¹ stitch and surgical stitches. I struggle with every

stitch, sometimes I command it and sometimes I allow it to be free and to command its own space. Naturally it takes a long time but this is necessary for me. Words fail me to describe this innermost desire to sit and do what I do. Clothes will continue to be used as the memory of the present and the past.

You are a successful artist exhibiting at the Venice Biennale, as well as a mother, a wife, a student and an arts manager. Would you say that being a woman requires more efforts to achieve your goals?

I do not even consider myself successful because I am continuously in search, continuously appreciating what is placed in front of me and I have a continuous need to say more. The titles that I carry make me very proud, and though it is difficult sometimes, the support that I receive from all around humbles me – from my husband, my children, the artists I work with and all the people that find me in this world. The plight of being a woman is known all over the world. To complain about the challenges is utter boredom rather than taking the time to stop and look around in wonder. Being young and African shapes my answer, and gives me rules to go by, so that at the end of the day I do not forget who I am, all the while remaining grateful.

How did you come up with the idea of creating the art space Village Unhu in Harare, and for what purpose?

It was first and foremost a shared studio that began to answer artist's need to connect, to exchange, and to feel less alone in their creative process. Since 2009, Village Unhu has provided artists with studio spaces, workshops and residency opportunities and has organized exhibitions. Village Unhu is a space of therapy and refuge. It is also a space where artists influence each other's creativity and where they can rely on one another. Misheck Masamvu and I have created programs that have built bridges between artists and the public. We have responded to a need. Today Village Unhu has decided to expand, because the need keeps growing.

You are living and working between Harare in Zimbabwe and Bayreuth in Germany. How have the two cities influenced your artistic practice?

During the past two and a half years, I have been studying African Verbal and Visual Arts at the University of Bayreuth with the support of a KAAD scholarship. Whilst in Bayreuth I have allowed myself to explore untouched corners of creativity. But my work is very personal and Harare continues to be home, forever holding the blue print of the work. Bayreuth gave me time to experiment on the work. Now I'm officially back home, in Harare. You will exhibit new art pieces at AKAA this year, with 31 Project. Can you tell us more about the work?

I would define the work as never seen before. The ideas are new even though I'm still working with the same medium. I am hoping to bridge the gap between the way I work today and the crochet technique that was a strong part of my beginnings as an artist.